

6-1-2014

## La transmission de la parole : d'une langue à l'autre

Gabriel Mwènè Okoundji  
*Psychologue-clinicien, poète Bordeaux (France)*

Follow this and additional works at: <https://crossworks.holycross.edu/pf>

Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

---

### Recommended Citation

Okoundji, Gabriel Mwènè (2014) "La transmission de la parole : d'une langue à l'autre," *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature*: Vol. 82 : No. 1 , Article 7.

Available at: <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol82/iss1/7>

## **Gabriel Mwènè OKOUNDJI**

Psychologue-clinicien, poète

Bordeaux (France)

# La transmission de la parole : d'une langue à l'autre

**Résumé :** Je me considère comme un poète de l'oralité, plume à la main. Un passeur de la parole reçue de mes aînés, ces diseurs d'essentiel, ces maîtres de la parole qui ne possédaient pas l'écriture de la langue mais ils en tenaient l'essentiel : la parole et le proverbe qui fécondent la lumière nécessaire au cheminement. Ainsi ma quête est celle d'une poésie d'initiation et de la transmission qui n'a qu'un dessein : apprendre à l'homme à faire confiance à sa fragilité. Alors, j'ai créé ma langue maternelle dans la zone d'intersection entre le tégué, ma langue parentale, et le français, ma langue d'écriture. Ces deux langues coulent en moi ; quand l'une invoque, l'autre évoque, quand l'une donne, l'autre reçoit. De là, réside l'équilibre de ma quête poétique.

Cheminement, idiomes, langue parentale et langue maternelle, maîtres de la parole, poésie de l'initiation, transmission

**N**é à Okondo-Ewo, territoire de la Cuvette-Ouest du Congo-Brazzaville, je n'ai parlé que tégué et mbéti jusqu'à l'âge de neuf ans. Simplement parce que tout autour de moi, il n'y avait que ces idiomes que les femmes, les hommes et les enfants utilisaient pour dire les bruits de l'existence, nommer le monde entre ciel et terre, et traduire l'ordre des états du vivant que traversent tous les mortels ici bas. Avec la scolarisation est arrivée la langue française et, plus tard le lingala, qui m'ont enrichi d'autres locutions verbales.

Entre-temps, poursuivant ma quête poétique, l'étudiant que j'étais devenu sur le campus de Bordeaux en 1983 n'a eu de cesse de se chercher entre la médecine, les mathématiques, la philosophie ; puis, par épuisement ou par destin, j'ai entrepris finalement des études qui m'ont conduit aux fonctions de psychologue clinicien en hôpital spécialisé, à Bordeaux où j'exerce.

Dès mon premier recueil de poésie *Cycle d'un ciel bleu* (L'Harmattan, 1996), et deux ans plus tard avec mon deuxième recueil *Second poème* (L'Harmattan, 1998), l'écriture du poète en moi s'est précisée dans sa singularité, en se tournant résolument

vers la terre natale évoquée, invoquée, psalmodiée avec obstination et revendiquée comme source primordiale du souffle qui nourrit l'homme dans sa traversée de l'existence.

D'emblée, j'ai pris conscience au commencement de mon cheminement poétique que je ne suis qu'un interprète, un passeur, un traducteur de la parole reçue de mes aînés, des anciens de ma terre, et ils ont pour noms : Ampili, Pampou, Apanga, etc. Ces vieux, ces diseurs d'essentiel, ces grandes âmes, ces maîtres de la parole ne possédaient pas l'écriture de la langue mais ils en tenaient l'essentiel : la parole et le proverbe qui fécondent la lumière nécessaire au cheminement, mais aussi le conte, la maxime, le dicton et l'adage qui exhalent la vertu. Ce sont eux qui m'ont appris les couleurs de l'existence. Ce sont leurs mots qui font battre mon cœur jusqu'à l'abondance des bulles d'émotion qui irriguent mon corps et ma pensée. Leur parole a mûri dans mon ventre et mes neurones. Dans mes écrits, je ne fais que danser à la cadence de leurs mots, tout à fait naturellement comme on acquiesce de la tête lorsqu'une parole est de vérité dans l'oreille. Car le poète est un artiste. Tout artiste, de mon point de vue, doit contenir tout d'abord l'émotionnel dans sa pensée puis secondairement, l'intellectuel. Et même de manière générale, dans la mesure où le cœur bat dans la langue de l'émotion, il n'est pas juste de mettre l'intelligence au-dessus de l'émotion.

Ainsi je considère ma quête avant tout comme une poésie d'initiation et de la transmission. Car il me semble qu'une parole dite, chantée ou écrite est une transmission. Et la transmission n'a qu'un dessein : apprendre à l'homme à faire confiance à sa fragilité. Reste à savoir le seuil d'écoute et la destinée que lui réserve celui qui la reçoit.

Je vis à Bordeaux dans un monde varié comme la vie, en tentant quotidiennement de mettre la main au métier d'être et de savoir être en harmonie. Et je dis l'éclat de ma terre dans le chant qui vise à apporter aux esprits inquiets la certitude, aux yeux fermés la lumière nécessaire au cheminement, à ceux qui doutent, la conviction que la vie toujours suit l'ordinaire de la vie.

Le poète en moi assume ce double ancrage dans ses racines congolaises et la culture européenne, notamment celle du Sud-Ouest de la France, qui me confère une langue de rencontres : le

tégué et le français tissent ensemble, d'une même voix, ma langue maternelle.

Il y a le fait que mes livres soient traduits en édition bilingue français-occitan ; puis chemin faisant, la langue basque elle aussi a pris le relais dans la célèbre revue *Maiatz*. Étant donné que ces deux langues forment l'identité culturelle de la région Aquitaine, cela confirme, si besoin en est mon inscription totale dans ma terre d'adoption.

Face à un Pablo Neruda qui dit que « le déracinement pour l'être humain est une frustration qui, d'une manière ou d'une autre, atrophie son âme », je réponds que l'homme est à l'image de l'arbre : bien sûr que l'arbre c'est son écorce qui lui donne sa noblesse ; mais il n'empêche, l'arbre pousse où est sa racine, pourvu qu'il y ait du limon nécessaire à la sève.

À la question dans quelle langue j'écris, j'ai coutume de répondre : dans ma langue maternelle.

J'entends par langue maternelle l'idiome que choisit librement l'homme dans sa quête pour nommer, écrire, chanter, dire les bruits du cœur avec les mots du cœur. Au Congo où je suis né, il y a une grande quantité de langues. Comme je l'ai esquissé plus haut, j'ai d'abord appris à parler le tégué, ma langue parentale, celle qui m'a permis de désigner le monde qui m'entoure et à exprimer par le vocable mes premiers émois. Puis il y a eu le mbéti, langue que parlait aisément ma tante Ampili dans ses contes et ses proverbes. Ensuite j'ai appris le lingala, l'une des deux langues nationales du Congo, nécessaire pour échanger au-delà du cercle de mon ethnie. Puis le français, la langue d'enseignement scolaire, langue officielle et administrative qui, bien évidemment, va au-delà du Congo pour embrasser l'univers francophone. Cela fait une bonne richesse.

Alors, lorsque s'est imposé en moi le choix d'un parler pour traduire ma poésie, j'ai délibérément créé ma langue maternelle dans la zone d'intersection entre le tégué, ma langue parentale, celle des vocables de mes premiers émois et le français, ma langue d'écriture. Ces deux langues coulent harmonieusement en moi, elles forment l'estuaire de mon ouverture au monde. Quand l'une d'elle invoque, l'autre évoque, quand l'une donne, l'autre reçoit, et *vice versa*. De là, réside l'équilibre de ma quête.

## **Ndà Kàli\***

*À la saison pluvieuse  
l'enfant tient une corbeille entre ses mains  
la branche de l'arbre est horizontale mais elle n'a pas de fruit  
— ce n'est pas grave, dit-il, on n'abat pas l'arbre qui n'a pas de fruit.*

*À la saison sèche  
l'enfant tient une corbeille entre ses mains  
l'inquiétude alentour voile l'élan de son enchantement  
— ndà kàli, dit-il, la terre est mère, je suis fils de la terre.*

*Ce Poème, comme on le voit, se bat avec les outils et les moyens  
qui sont les siens, dans le langage mien, avec la langue mienne. Il  
parle avec dans sa voix, un peu plus d'accent que celui-ci :*

## **Ne rien perdre, ne rien oublier\***

*Ni les premières pluies sur ma peau dont le noir est couleur  
ni le chant des pleureuses de tante Ampili dans la fraîcheur de  
l'aube  
ni la case de Pampou éclairée de lumière par la flamme de sa  
parole  
ni l'oiseau des présages annonçant à la panthère la blessure de  
la terre  
ni la voix de ma mère l'humble Ndzama – paix sur son âme! –  
elle est femme parmi les femmes dont la droiture n'égare pas la  
main  
– Ndzama eh Ndzama! ta parole  
est l'enclos de mon corps! –  
Ayou, Ngou'a bri! l'okoumé c'est l'écorce qui lui donne sa  
noblesse  
voici en mon chemin le lait de ton sein la voix de ta bouche  
l'élégance silencieuse de l'arbre qui jour et nuit fleurit sa branche  
l'obstination de la sève à nourrir le feuillage éparpillé du destin  
le sang absolu de mon père Mwènè dit Mwènè parfaite hérédité  
ne rien perdre, ne rien oublier, toute chose précisée, abou, bia!*

Ai-je plus réussi dans ce deuxième poème à suivre le dessein de ma langue maternelle au point de faire jaillir la lumière du mot dans son écoute ? Je l'ignore.

Je sais seulement que la langue est l'enclos du commun des mortels, le lieu de sa survie psychique. Cependant, la destinée d'une parole échappe à l'homme. Car on n'habite pas une parole comme on habite une case ou une villa que l'on possède. L'homme demeure en périphérie, en périhélie, à la lisière, aux alentours du verbe, car la parole est immensément nombreuse, éminemment complexe. Elle n'est le monopole d'aucun être, elle est une asymptote.

Au final, l'important pour le poète est d'écrire. Parce que je crois fondamentalement que la vie n'est douloureuse qu'aux frontières externes de la poésie. Il me semble qu'il n'y a rien d'autre que la mélodie poétique pour permettre à l'homme d'aimer la bonté du monde, de garantir l'éclat du feu de l'univers, de se lever malgré la blessure, de marcher, de respirer; bref, de soutenir la vie par temps de soleil et par temps de pluie. C'est par la parole poétique que pénètre la lucidité dans l'âme humaine.

Voilà pourquoi je m'obstine à ce jour dans la voie de ce chant originel des mots de ma langue maternelle, telle que décrite tout à l'heure.

En effet, est-il dans cette vie une quiétude plus grande que celle de pouvoir donner cadence et rythme à la langue maternelle née dans l'ensablement de deux idiomes ?

## **Rumba<sup>1\*</sup>**

*Une danse dansée à petits pas sur la pointe des pieds  
une danse dansée par la bouche de l'Afrique des malheurs  
une danse dansée avec le pied gauche et droit du voisin  
une danse dansée au rythme des percussions qui appellent  
l'orage  
une danse dansée qui confond le masque et l'injure  
une danse dansée avec dans le dos le tambour de la lutte  
une danse dansée dans un vacarme d'illusions frénétiques  
une danse dansée de paons qui s'égosillent de goualer  
un bal criard pour un éphémère dépôt du rêve, à quoi bon ?  
l'histoire sait des cadences qui enchantent et émerveillent  
l'histoire ne sait pas de danseur qui lui-même s'applaudit.*

**Gabriel Mwènè Okoundji** est né à Okondo-Ewo, au Congo. Il a étudié à Brazzaville, puis à Bordeaux où il exerce les fonctions de psychologue clinicien. Auteur de plus d'une douzaine d'ouvrages, il est considéré comme une figure marquante de la poésie contemporaine d'expression française. Il a remporté plusieurs prix littéraires parmi lesquels, le Prix Spécial de l'Académie Nationale des Sciences, Belles lettres et Arts de Bordeaux (2011), le Grand Prix littéraire d'Afrique noire (2010).

---

<sup>1\*</sup> L'ensemble de ces poèmes est inédit, regroupé sous le titre *Chants de la graine semée*.